

Margot Gemelli



Ma part du gâteau

Margot Gemelli

Ma part du gâteau

© Margot Gemelli, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5476-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les chapitres de ce livre sont des titres de films.
Toutefois, les pages qui suivent ne sont ni un sketch, ni du cinoche.

C'est une histoire vraie.

L'intro

« La vie est belle. La vie est dure. Ces deux affirmations sont vraies.
Inutile d'essayer d'établir une moyenne.
Mieux vaut admettre qu'il y aura des gifles et des caresses. »

Christophe André

Fight Club

Qu'est-ce qui fait qu'on en arrive aux mains, comme dans un film, dans une famille où l'on s'aime, pour une histoire de ressentis mal perçus ? Ce weekend-là, on s'accroche furieusement mon père et moi. S'en suit une joute verbale ascensionnelle à laquelle l'assemblée familiale se mêle, jusqu'à ce qu'on s'empoigne.

Dans les mots de mon oncle qui vient, j'imagine, me reconforter, j'entends un brin de reproche : « Tes parents t'ont tout donné, ils t'ont torché le cul. » Pardon ? On commence mal là. Rien à voir avec la gratitude, que je manifeste d'ailleurs toujours volontiers. Mais c'est intéressant : une dette éternelle ? Ah bon. Qui, de surcroît, annule le respect que l'on se doit ? Deuxième grande nouvelle. « Ils regrettent que tu ne trouves pas ta place ».

Trouver sa place.

Des mois après, ces mots me matraquent encore un peu la tête. Au-delà d'une histoire de famille, celle qui suit rend hommage à l'affranchissement, à la singularité. Entre attentes parentales et quête intime d'identité, certains s'y retrouveront, de près ou de loin, en tant qu'enfant, en tant qu'adulte, en tant qu'humain naturellement imparfait.

Le lien parent-enfant. Certains le supportent, le subissent parfois, à tout âge et peut-être inconsciemment. « Ce n'est jamais assez pour eux. Ma mère ne comprend pas que je suis heureux comme ça. Elle ne parle que d'elle. Ce n'est pas ce qu'ils attendent de moi. Je reviens vide et détruite de chaque weekend passé en famille. J'y vais à contre cœur. Je n'irai pas à l'enterrement de mon père. Je n'attends qu'une chose : c'est qu'il crève. » Amour amer, toxique parfois. Qui nous secoue, qui nous écrase, qui nous étouffe. Vers lequel on revient pourtant, nourri d'espoirs illogiques.

Cette dispute familiale, si personne ne l'a vue venir, c'est que personne ne m'a vue grandir. Et ma tante me confirme malheureusement : « Ils ne t'ont pas reconnue ». Alors *papa, maman* : qu'avez-vous donc manqué ou choisi de ne pas voir ?

Rétrospective.

La Belle Époque

« Optimiste : personne qui suppose que faire un pas en arrière après avoir fait un pas en avant n'est pas un désastre mais un Cha-cha-cha. »

Robert Brault

Sept Vies

À neuf ans, je me voyais espionne. Ni vétérinaire, ni maitresse, ni danseuse classique mais bien agent secret. Ma meilleure amie et moi avions un futur imaginaire consigné dans un cahier, dans lequel on collait nos rêves d'enfants. J'y étais Charlize Theron. À l'époque, Ana de Armas et Margot Robbie n'étaient pas connues. Tout naturellement, Keanu Reeves, que j'adorais depuis *Matrix*, était le père de mes enfants. J'étais moi-même fille de Catherine Zeta-Jones, belle fille d'Al Pacino, belle-sœur de Denzel Washington, de Russel Crowe et je vous passe tout l'arbre généalogique. Notre QG d'espionnes était les tours Petronas situées à Kuala Lumpur, vues dans le film *Haute Voltige*. En résumé, la vie était peuplée de références au cinéma des années 90 avec lesquelles j'avais grandi. Côté immobilier, j'avais dessiné les plans d'une maison fantasmée à la Nouvelle Orléans, devant laquelle étaient garés bolides et cabriolets tendances de l'époque. Pour donner vie à tout ça, le programme télé, les magazines de déco et le catalogue *La Redoute* étaient nos principales matières premières de découpages et finissaient en gruyère, au grand dam de nos parents. On était également très occupées par notre centre équestre, imaginaire lui aussi. Dans le jardin, j'en menais littéralement ma meilleure amie à la cravache, tenue en longe et sommée de galoper en cercle. La pauvre.

Plus tard, dans le monde réel, je me passionne pour l'architecture d'intérieur. J'adore dessiner ces plans de maisons, mais mon maitre de stage m'annonce qu'il faut être bon en maths. Critique cinéma alors ! Mais une journaliste me prévient : du salaire, on en vit pas. Les années lycée passent. Les études aussi, littéraires, et surtout festives. Meilleur cadeau que mes parents m'aient fait ! Suite à une candidature spontanée pour mon stage de fin d'études, j'intègre le service presse du Palais des Festivals de Cannes. Là-bas, je travaille auprès de tous ceux qui créent le spectacle et touche presque du doigt des stars qui m'ont fait rêver enfant. Je foule leurs pas, longe tous les matins leur fameuse montée des marches et prends quelques-unes de mes pauses sur les sièges du Grand Auditorium. Pharaonique. En 2008, la crise économique des subprimes ébranle mon petit rêve, la planète et le domaine de la communication. Le stage prend fin. Décrocher un emploi devient alors un challenge, donc avec mon petit

ami on se promet : « Le premier qui trouve, l'autre le suit. »

C'est lui, sur Paris. Jeune diplômée, je persiste de mon côté, et dépose mon CV dans plusieurs dizaines d'agences événementielles. Que de refus. « Pas d'expérience. » Euh, logique les gars. Et donc, qui veut bien m'en donner ? Au bout de quelques mois, l'évidence s'invite à notre table : faire bouillir la marmite. Je choisis donc de faire du ménage à domicile, un moyen de me défouler sans ramener ni travail ni pression à la maison. Je profite alors d'une semaine de formation au sein d'une agence réputée. Repassage, connaissances techniques et comportementales : tout y est testé et chronométré. C'est rigolo. Ce qui l'est moins, c'est de découvrir qu'en tant que jeune blanche française, je suis privilégiée face à l'emploi. Je décroche ainsi un contrat de 20h chez le fondateur d'un célèbre magazine. Appartement luxueux, ascenseur privé, toit terrasse gigantesque. Au terme de ma première semaine, il me propose 200 € pour me mettre nue. « Il n'y aura pas d'attouchement. » Non, bien sûr.

Pas d'esclandre, mais une peur de me faire violer sur place qui me pousse à le remercier gentiment. Pendant que je rassemble mes affaires le cœur battant à tout rompre, il me fait comprendre que je ne suis rien. Que c'est sa parole contre la mienne. D'ailleurs, il précise jouir des meilleurs avocats de Paris. Les portes de son ascenseur privé, je les regarde donc se refermer comme dans un film. J'imagine sa main les fendre de la même manière. Comme les actrices, je me surprends aussi à taper dix fois sur le bouton du rez-de-chaussée. Inutile, je confirme. Une fois dans la rue, abasourdie d'une réalité dont je me serais bien passée, je téléphone à ma mère puis m'engouffre dans l'agence qui m'emploie. Ma responsable me confie, gênée : « Je ne peux rien pour vous, il est l'un de nos meilleurs clients. » Je prends une feuille et y pose ma démission. Quelques semaines plus tard, lui fait irruption dans MA télé. Fanfaron, il vient d'acheter une voiture aux enchères, 500 000 €. Ça a l'air si facile pour lui. De mon côté, je gaspille une heure à pleurer sous ma couette. Le lendemain, je dépose une main courante à la gendarmerie.

Ma tante me pistonne alors dans les bureaux des Galeries Lafayette Haussmann. Mais désormais emplie de dégoût pour cette ville et mes rêves au placard, je me rends complètement vide à l'entretien... que je ne décroche évidemment pas. Au même moment, mon petit ami, nîmois d'origine, obtient sa mutation pour Montpellier. Un soulagement. Dans l'attente de notre départ, mon oncle et ma tante me proposent la garde de leur petit. Avec plaisir ! Pour eux, un